Collectif, *Book of Beasts: The Bestiary in the Medieval World*, catalogue de l'exposition du J. Paul Getty Museum (Los Angeles, Getty Center, 14 mai-18 août 2019)

Rémy Cordonnier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccm/7353>

DOI : 10.4000/ccm.7353

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale/Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2021

Pagination : 143-147

ISBN : 978-2-490783-09-0

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Rémy Cordonnier, « Collectif, *Book of Beasts: The Bestiary in the Medieval World*, catalogue de l'exposition du J. Paul Getty Museum (Los Angeles, Getty Center, 14 mai-18 août 2019) », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 254 | 2021, mis en ligne le 01 juin 2021, consulté le 24 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/7353> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.7353>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

COMPTES RENDUS

Book of Beasts: The Bestiary in the Medieval World, catalogue de l'exposition du J. Paul Getty Museum (Los Angeles, Getty Center, 14 mai-18 août 2019), Elizabeth MORRISON et Larissa GROLLEMOND (dir.), Los Angeles, The J. Paul Getty Museum, 2019.

Le projet entrepris il y a déjà plusieurs années par le Getty Museum de Los Angeles, et porté principalement par Elizabeth Morrison et Larissa Grollemond du département des manuscrits de cette prestigieuse institution, était pour le moins ambitieux. Il est en effet plutôt risqué de s'attaquer à un sujet déjà largement traité depuis plusieurs décennies, tant par le monde de la recherche que par les institutions de conservation (on se souviendra notamment de l'exposition itinérante organisée par la BnF et la Médiathèque de Troyes de 2004 à 2006, et des publications qui en ont découlé). En outre, si le thème abordé peut donner l'impression d'une relative simplicité autant que d'une certaine unité, en réalité il est d'une rare complexité et, d'un point de vue strictement littéraire, les textes que l'on place traditionnellement sous le terme de « bestiaire » sont aussi divers que nombreux, au point que, comme le souligne d'ailleurs E. Morrison dans son introduction (p. 6) : « *the past decades have shown increasing dissatisfaction with the family system [of the bestiary classifications]* ». Le choix a donc été fait par la commissaire de l'exposition de ne pas s'appuyer sur la tradition textuelle ou, en tout cas, de s'en éloigner, pour favoriser une approche purement iconographique et picturale. Ce choix, largement discutable dans la mesure où l'on traite quand même d'une œuvre littéraire, permet néanmoins une scénographie de l'exposition et une organisation du catalogue peut-être plus facile d'accès pour le grand public, si elle reste assez frustrante pour le spécialiste.

L'approche purement iconographique se ressent d'ailleurs aussi à travers le nombre d'imprécisions, généralités et autres lieux communs, pourtant désormais largement réfutés ou nuancés par la littérature scientifique, mais que l'on trouve malheureusement répétés dans la première partie de ce catalogue, très courte car constituée seulement d'une contribution d'E. Morrison. Ainsi lit-on, par ex. : « *the unicorn was included in the bestiary for what it revealed about God's divine plan* » (p. 4). Or, si cela est vrai pour le *Physiologus*, c'est en revanche erroné pour le *Bestiaire*, où les animaux sont mentionnés non pas comme support d'un enseignement moral illustré par leurs caractéristiques physiques ou comportementales, mais d'abord parce qu'ils sont évoqués dans la Bible et ses commentaires et que, pour bien comprendre ces derniers, il faut connaître la nature de ses référents, en l'occurrence animaliers, au même titre que le ferait un dictionnaire thématique. Autre imprécision : « *the bestiary was not a zoological work* » (p. 4). Certes pas uniquement, mais le donné naturaliste n'en est pas moins présent et la dimension zoologique n'est pas à exclure totalement. D'après Augustin d'Hippone (*La doctrine chrétienne*, II, XXXIX, 59) c'est quand même la connaissance naturaliste, pour ne pas dire scientifique, de la nature qui apporte des clefs herméneutiques à la compréhension du message divin. « *The medieval bestiary had its origins in Christian Greek [...] the Physiologus* » (p. 4). Là aussi, il aurait fallu nuancer un peu plus le propos dans la mesure où, si le *Physiologus* est probablement la source primaire du *Bestiaire*, ce dernier s'en éloigne en revanche assez radicalement dans son contenu qui s'enrichit,

comme le rappelle d'ailleurs l'a., de nombreux éléments non moralisés, largement empruntés à des ouvrages de type encyclopédique, qui lui donnent une orientation largement herméneutique et non plus exégétique comme c'était le cas du texte grec. En effet, si le *Physiologus* se propose de retrouver le Verbe de Dieu dans la Création, et en particulier dans le comportement des animaux, le *Bestiaire*, en revanche, a été conçu pour faciliter la compréhension des métaphores bibliques qui s'appuient sur la faune et ne peuvent être pleinement saisies que si l'on connaît les caractéristiques (les natures) des animaux. La composition du *Bestiaire* fait ainsi écho à l'injonction d'Augustin d'Hippone à étudier les choses de la nature afin de comprendre les analogies faites dans les Écritures entre les hommes et le monde naturel (*La doctrine chrétienne*, II, V_XVI, 24). C'est ce qui explique, la « *more didactic flavor* » (p. 5) du *Bestiaire*. Enfin, « *the Bestiary was in fact, the most popular nonsacred text of its day* » (p. 7) implique de nier tout un pan de l'exégèse médiévale, fondée par le pseudo Denys l'Aréopagite et diffusée notamment par Jean Scot Érigène, qui fait du « Livre de la Nature » le lieu de l'expression du divin au même titre que les saintes Écritures et, par conséquent, de tous les ouvrages traitant de la nature des textes non moins sacrés que les textes bibliques. Il eut peut-être été plus précis de dire « non-liturgical » à la rigueur.

Cette partie introductive est complétée par quinze extraits de la traduction du texte de la seconde famille du *Bestiaire* latin donnée par Willene B. Clark en 2006. Ce choix éditorial nous semble maladroite en ce qu'il ne s'agit que d'extraits d'un nombre réduit de chapitres, choisis essentiellement parmi les espèces qui illustrent surtout l'image contemporaine que l'on se fait du Moyen Âge. Cela se fait au détriment de la réalité textuelle du *Bestiaire*, où les animaux communs sont majoritaires au regard des espèces merveilleuses. Ce choix contribue, là encore, à maintenir des idées reçues plutôt qu'à rétablir la réalité culturelle d'une époque. Au vu de tout cela, il est sûrement préférable que le propos de l'exposition et du catalogue ait été « *to shift the discussion about the bestiary toward the visual* » (p. 8).

La seconde partie est nettement plus satisfaisante dans son contenu, qui se penche sur la question de la tradition manuscrite du *Bestiaire* latin. La contribution de Sarah Kay, qui ouvre cette partie, rappelle à bon droit justement la problématique des multiples

interprétations du terme « bestiaire » (*bestiary*) dans notre langue actuelle (omettant, soit dit en passant, la plus ancienne tant en français qu'en anglais : le *bestiaire* est, dans la Rome antique, le gladiateur qui combattait contre des bêtes sauvages – Pierre RICHELET, *Dictionnaire portatif de la langue françoise*, Paris, Demonville, 1802, t. I, p. 110 ; Ephraïm CHAMBERS, *Cyclopædia or an Universal Dictionary of Arts and Sciences*, the Fifth Edition, vol. 1, Londres, D. MIDWINTER, *et al.*, 1741, non paginé, ici folio signé IGgg verso). Cette polysémie autoriserait donc, d'un point de vue sémantique, une certaine liberté dans le traitement du sujet, mais le problème que pose l'angle d'approche de cette exposition est involontairement mis en exergue par S. Kay, dont les trois premiers paragraphes s'efforcent de justifier la présentation de la traduction textuelle du *Bestiaire* en ouverture d'un catalogue qui revendique ne pas s'appuyer sur cette identité littéraire. On ne peut toutefois que se féliciter de la présence de cette contribution, qui résume adéquatement les liens établis à ce jour entre les différentes versions connues du *Bestiaire* latin, en se concentrant essentiellement sur les textes représentés dans l'exposition. Nous regrettons toutefois que l'article de S. Kay présente tout un pan de la tradition littéraire du *Bestiaire* latin comme relevant du manuel scolaire, sans tenir compte d'un usage possiblement plus large d'un tel outil herméneutique, pour l'exégèse ou la parénétique par exemple. Mais comme elle le dit elle-même : « *the conversation surrounding these bestiary texts can take many different directions* » (p. 37) et, encore une fois, ce n'était pas l'objet principal du catalogue.

Avec la contribution de Xenia Muratova, qui nous a quittés récemment, nous entrons dans le cœur du sujet de l'exposition : le *Bestiaire* et le monde de l'art. X. Muratova traite d'un sujet qu'elle a régulièrement abordé tout au long de ses recherches qui sont synthétisées ici. Elle met en avant l'identité des quelques commanditaires connus de manuscrits du *Bestiaire* latin, qui renforce la complexité d'approche de ce type d'ouvrage par leur diversité : « *we must admit the extreme complexity inherent to the study of the transmission of the textual and pictorial aspects between manuscripts* » (p. 42). On trouve en effet des manuscrits du *Bestiaire* ayant appartenu aussi bien à des prélats qu'à des seigneurs laïcs, de même qu'on en trouve mention dans les catalogues des bibliothèques

monastiques de tout ordre. Après avoir rappelé les liens, évidents mais difficiles à retracer, entre les traditions grecques et latines, X. Muratova montre combien, d'un manuscrit à l'autre, sous une apparente répétition des mêmes sujets se cache en réalité une grande variété de traitements iconographiques qui prolonge parfois l'interprétation donnée par le texte par des références qui ne s'y trouvent pas mentionnées directement.

Dans sa seconde contribution au volume, E. Morrisson s'attaque à une question qui lui est beaucoup plus familière que la tradition littéraire : celle du rapport texte-image et de la mise en page des manuscrits. Elle questionne en particulier les nombreuses infractions à la « loi du cadre » que l'on observe dans certains manuscrits du *Bestiaire* latin. Ces « débordements », en ce qu'ils semblent avoir été prévus par la mise en page dès la copie du texte, sont présentés comme autant de témoignages d'un mode de copie organisé en plusieurs étapes à partir de modèles différents pour le texte et pour les enluminures. Plus originale et novatrice est l'hypothèse selon laquelle les adjonctions textuelles, notamment les extraits de la *Cosmographie* de Bernard Silvestre, que l'on observe dans certains manuscrits du *Bestiaire* latin, résulteraient de la volonté des copistes de combler des espaces vides dans la mise en page causés justement par l'emploi de modèles différents. Ces ajouts seraient le fait du copiste lui-même qui les aurait néanmoins choisis pour leur relative adéquation avec le texte à compléter.

Ilya Dines, l'un des meilleurs spécialistes actuels de la tradition textuelle du *Bestiaire* latin, explore pour sa part une question largement débattue depuis plus d'un siècle : à quoi sert le *Bestiaire* latin ? Problématique ardue, car la tradition textuelle est aussi ancienne que variée et que chaque famille ou branche a potentiellement sa propre raison d'être, sans parler de la distinction majeure à faire entre le *Physiologus* et le *Bestiaire* latin. L'article de I. Dines est particulièrement éclairant, à ceci près que certains termes restent vagues et englobants, en particulier le terme « *didactic* » employé régulièrement dans ce volume, et qui peut signifier beaucoup de choses. On le ressent notamment lorsque l'a. explique que certaines versions du *Bestiaire* latin ont pour vocation : « *to instruct cathedral clergy and student of Christian doctrine* » (p. 68). Or il y a un monde de compétences et de connaissances entre un membre

du clergé consacré et un simple étudiant. Quant à la « *Christian Doctrine* », il aurait été intéressant de préciser un peu quelle partie de cette doctrine est effectivement l'objet du *Bestiaire* latin, sachant que presque tous les textes produits au Moyen Âge sont pénétrés de « doctrine chrétienne » et cherchent à en transmettre l'un ou l'autre élément. À moins qu'il ne s'agisse d'un renvoi implicite à l'œuvre d'Augustin d'Hippone, mais ce n'est pas précisé. On a l'impression que l'a. oppose doctrine chrétienne (ie théologie ?) et encyclopédisme. Or il n'y a pas une seule encyclopédie médiévale qui n'ait pas une finalité théologique. En réalité l'enjeu n'est pas de faire une distinction entre théologie et encyclopédisme, mais plutôt entre exégèse et herméneutique.

La contribution de Susan Crane interroge le contenu « profane » que le *Bestiaire* a hérité de ses sources classiques (Plin et Solin notamment). Elle s'intéresse plus particulièrement à deux enluminures du manuscrit Bodley 764, celles des chapitres sur le chat et sur le faucon qui présentent des scènes de vie domestique, postulant que dans ces cas précis « *the Bodley artist turned away from christian moralizations to favor the fascinations of the living world* » (p. 81). Or, dans le *Bestiaire* latin, l'interprétation morale n'est jamais illustrée, seuls les comportements qui servent de métaphore à la moralisation y sont figurés, précisément pour accompagner la fonction herméneutique du texte. À ce titre, les deux images choisies par l'a. ne diffèrent pas du reste de l'iconographie. Sans parler du fait qu'extraire deux images d'un ensemble de plus de cent vingt enluminures pose un sérieux problème méthodologique. L'a. fait un raccourci maladroit enfin lorsqu'elle évoque « *the bestiary's tendency to interpret animals as signs and symbols* » (p. 82). En effet, ce n'est pas parce que certaines sources du *Bestiaire* sont théologiques que c'est aussi le cas du *Bestiaire* latin lui-même. Ce dernier présente d'abord les animaux comme des *naturalia*, des *realia*, et non uniquement comme des signes. C'est ce qui le différencie fondamentalement de la tradition du *Physiologus*. C'est pourquoi les comportements particuliers des animaux sont si importants, tant dans le texte que dans l'iconographie, car c'est la connaissance de ces comportements qui permet de les interpréter, dans une seconde étape mais à l'aide du *Bestiaire* latin, comme des *vestigia trinitatis*, des signes intentionnels de Dieu selon la théorie augustinienne du signe. Il n'y a donc pas à

s'étonner avec S. Crane que certains enlumineurs du *Bestiaire* latin aient choisi de représenter un comportement animalier dans un contexte domestique, si le comportement en question vient bien illustrer un élément de l'identité zoologique de l'animal concerné. Le contexte est secondaire et reflète, tout au plus, l'inventivité du peintre – particulièrement remarquable il est vrai dans le cas du ms. Bodley 764 – qui a su renouveler l'iconographie de telle ou telle espèce en puisant, peut-être, dans son propre vécu.

La brève contribution de Georgi Parpulos clôt la séquence d'études de cette partie par un rapide tour d'horizon des textes grecs sur les animaux et leurs illustrations, rappelant l'origine grecque de la source principale du *Bestiaire* latin. Mais pourquoi placer en dernière position une contribution qui évoque la genèse du genre littéraire en question dans ce catalogue ?

Viennent ensuite les vingt-huit premières notices du catalogue, toutes consacrées à des manuscrits du *Physiologus* ou du *Bestiaire* latin. Les notices sont fournies et actualisées. On regrette toutefois que les auteurs n'aient pas précisé la famille de chaque *Bestiaire* présenté dans les intitulés ou dans les cartels.

Cette deuxième partie se termine par deux essais sur les versions vernaculaires du *Bestiaire*. Emma Campbell propose une utile présentation des principales versions du *Bestiaire* en moyen français, mais en omettant celle de Gervaise. Elle montre comment ces « translations » s'inscrivent à la fois dans la tradition latine tout en renouvelant l'audience du genre. La contribution de L. Grollemond, concentrant essentiellement son étude sur le *Bestiaire d'Amour* de Richard de Fournival, souligne le rôle que ces versions vernaculaires ont joué dans le nouvel engouement que semble connaître ce genre dans le courant du XIII^e s. Elle insiste par ailleurs, sur le rôle que les illustrations ont dû jouer dans la diffusion des versions vernaculaires du *Bestiaire* au sein des milieux laïcs courtois de la seconde moitié du Moyen Âge.

S'ensuit la partie du catalogue dévolue aux six manuscrits du *Bestiaire* en langue vernaculaire présentés au sein de l'exposition, dont la moitié sont des copies du *Bestiaire divin* de Guillaume le Clerc, qui est aussi le moins évoqué dans les différentes contributions. Il n'y a aucun représentant de la version courte de Pierre de Beauvais ni de celui de Gervaise.

La troisième partie de ce catalogue, intitulée « Au-delà du bestiaire » (*Beyond the Bestiary*), explore la présence animale dans la culture médiévale en général. Elle comprend soixante-trois notices catalographiques d'objets divers : tapisserie, miséricordes, pièces d'orfèvrerie, d'ivoire, manuscrits, clausoirs, ou broderie, du XII^e au XVII^e s. Elle est enrichie de quatre essais. Meredith Cohen évoque la présence massive de figures animales dans l'art du Moyen Âge, et son essai est complété par une notice étendue de Christine Sciacca sur les aquamaniles animaliers et par une autre d'Elisabeth Einsenberg et Melanie Holcomb sur les enluminures animalières dans les manuscrits hébreux. Emily Steiner évoque, pour sa part, le traitement que reçoivent les animaux dans les encyclopédies du Moyen Âge central et leur dette envers le *Bestiaire*, complété par une notice étendue de Rebecca Hill sur l'animal dans la tradition islamique. Debra Higgs Strickland et Cher van Duzer clôturent cette partie par deux contributions sur le « bestiaire des mappemondes ». Cette partie et les essais qu'elle rassemble sont plus hétéroclites que les deux premières sections du catalogue, mais permettent d'ouvrir le sujet et de souligner l'influence qu'a pu avoir l'importante tradition littéraire du *Physiologus* et du *Bestiaire* sur la culture médiévale, et de mettre en évidence l'omniprésence de la faune dans la culture de cette époque.

L'épilogue du catalogue est consacré à l'inévitable « héritage du bestiaire » à l'époque contemporaine, arguant de la dimension polysémique que le mot a prise de nos jours, déjà soulignée dans la contribution de S. Kay en début de volume. On y trouve présenté une quinzaine d'œuvres d'art animalières contemporaines.

Le volume est enrichi de plusieurs annexes, l'une donnant la liste des manuscrits du *Bestiaire* évoqués dans le présent catalogue, la deuxième une liste mise à jour des manuscrits illustrés du *Bestiaire*, la troisième la table des chapitres du *Bestiaire* dans cinq des manuscrits présentés (cette liste aurait gagné en intérêt par une présentation en parallèle), et enfin une bibliographie des éditions et traductions des différentes versions latines et vernaculaires du *Bestiaire*. Le volume se termine par les références bibliographiques des différents essais et d'un index général.

On l'aura compris, notre impression à la lecture de ce catalogue est assez mitigée. Nous avions espéré que

ce projet ambitieux permette une vraie mise à jour des connaissances générales sur le sujet, mais l'approche des commissaires de l'exposition est restée très traditionnelle, et manque par endroits d'actualisation, bien qu'elles aient fait appel à de nombreux spécialistes reconnus du sujet au cours des différentes étapes de la préparation de cette exposition. Cela s'explique peut-être par la nature même de cette publication, qui accompagne une exposition destinée avant tout à un large public, non pas uniquement aux spécialistes du sujet qui n'y trouveront pas grand-chose de nouveau à exploiter. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit là d'un très beau volume, dont la réalisation matérielle est

irréprochable pour ne pas dire luxueuse, et qui offre une bonne synthèse de la réflexion que la communauté scientifique mène depuis près d'un siècle et demi sur la vaste tradition littéraire et du *Bestiaire* médiéval, soulignant à bon droit la fascination qu'exerce ce genre littéraire sur notre imaginaire.

Rémy CORDONNIER
Bibliothèque de l'Agglomération
du Pays de Saint-Omer,
UMR 8529 – Irhis, Université de Lille